

Voilà du nouveau ! et tout le monde d'aller contempler cette merveille. J'y suis allé comme les autres, quoique je susses parfaitement à quoi m'en tenir.

Vous l'avez vu aussi, l'animal immaculé, et vous avez constaté comme moi que l'éclatant blanc était tout simplement de couleur gris pas propre.

Forepaugh n'a rien inventé dans ses annonces ébouriffantes, il n'a rien dit de nouveau, mais la manière de le dire était nouvelle.

De là, succès.

* * *

En terminant, j'ai le plaisir de vous annoncer deux bonnes nouvelles.

D'abord, l'apparition d'un livre que tout bon canadien devra se procurer pour le lire et le relire pendant les longues veillées d'hiver.

Cet ouvrage, compilé par M. P.-Ph. Charette, avocat et journaliste, a pour titre : "Noces d'Or de la Saint-Jean-Baptiste," compte-rendu officiel des fêtes de 1884 à Montréal.

La préface, par M. L. Fréchette, se termine ainsi :

"En célébrant le cinquantième de la fondation de cette société, nous avons donc célébré toute une série de victoires civiques, tout un enchaînement de conquêtes morales, toute une suite de triomphes permanents dont l'avenir recueillera les fruits : nous avons célébré enfin notre avènement comme peuple, au soleil de la liberté et de la civilisation.

"Les traits divers de cette grande solennité méritaient bien, n'est-ce pas, d'être recueillies dans un volume complet, et je félicite mon estimable confrère, M. Charette, d'avoir eu cette patriotique idée et de l'avoir exécutée avec autant d'habileté que de persévérance. Il nous donne aujourd'hui un beau livre, qu'il a compilé avec amour, que nous accueillons avec reconnaissance et que nos enfants liront avec orgueil."

Je vous le répète, tout le monde doit avoir ce livre dans sa bibliothèque.

Maintenant, l'autre bonne nouvelle est une représentation qui a lieu lundi soir, c'est-à-dire après-demain, à l'Académie de Musique, où le Club Franco-Canadien donne : "Pierre Lenoir ou les chauffeurs."

Le talent des membres de ce club est une garantie du succès.

A lundi soir.

LÉON LEDIEU.

L'OMELETTE DE L'AMIRAL

C'est une bien jolie histoire que vient de me conter un vieux loup de mer de mes amis, et que je veux vous dire à mon tour.

Courbet, le brave amiral, en est le héros. Il n'était alors que lieutenant de vaisseau, explorant je ne sais quelles côtes barbares de l'Afrique occidentale, là-bas, dans les parages du D'homey. Suivi de cinq ou six matelots, il s'aventure un beau jour assez loin du rivage. Sur la route, il n'a rencontré que des singes, des écureuils, des oiseaux. Exténuée de fatigue et de faim, la petite caravane se trouve comme perdue dans ce désert de verdure et d'ombre.

Tout à coup, une hutte apparaît derrière un rideau de palmiers, hutte fort coquette avec ses touffes de lianes en fleurs, mais assez peu égayée avec ses trophées de crânes et de tibias enlacés.

—Entrons, dit le lieutenant Courbet.

Et voilà nos marins dans la cabane d'anthropophages, où trois femmes sauvagesses sont en train de procéder à leur toilette en peignant sur leurs gorges opulentes des soleils roses et des lunes bleues.

Courbet offre aux jeunes négresses de menus objets de verroteries qui leur arrachent de joyeux sourires. Puis on allume du feu pour faire le déjeuner. Une des femmes apportent des œufs ; un matelot les casse, un autre les bat avec un os de poisson en forme de palette. Le lieutenant se recueille :

—Voyons, dit-il à son escorte, qu'allons-nous mettre dans cette omelette ? Pas de lard, pas de fromage ; ni persil, ni oignons, ni cerfeuil ; si encore nous avions des truffes !

Mais, aussitôt, arrêtant au-dessus de la porte un regard étonné et gourmand :

—Des morilles ! s'écrie-t-il ; voici des morilles !

C'était en effet de belles morilles, appétissantes et jaunes, toutes frisotées, qui se balançaient en girlande gracieuse au-dessus de la porte. Du bout de son épée, le lieutenant les cueille et les passe aux

matelots qui les lavent, les coupent, les battent dans l'omelette, quel régal !

Mais, en même temps les trois femmes éclatent en cris déchirants. A genoux, les mains jointes, elles pleurent, elles prient, elles menacent. Elles veulent s'opposer à la confection de l'omelette qui, déjà, roulée avec art, fumante, baigne dans sa sauce d'or. Elle est cuite, elle est servie, elle est mangée. Il ne reste plus rien qu'une odeur suave, un parfum exquis qui embaume la cabane.

Accroupies sur une natte dans un coin de la hutte, les trois négresses, immobiles et muettes, regardent les marins avec stupeur.

—Je parie, dit Courbet, que ces bonnes femmes adoraient leurs morilles ; c'étaient peut-être des fétiches et nous avons mangé leurs dieux.

* * *

Nos marins allaient se retirer, laissant comme écot aux négresses dévolées une cascade de perles en verre et un flot de rubans. Mais au moment où ils quittent la table, cinq guerriers farouches apparaissent sur le seuil de la hutte.

C'est le maître de la maison, accompagné de ses quatre fils, quatre hercules armés de flèches et de massues.

—Allons, dit joyeusement Courbet, voici le quart-d'heure de Rabelais : il s'agit maintenant de payer notre omelette.

Les trois négresses sont debout et, montrant du doigt la place où furent les morilles, racontent ce qui vient de se passer.

A leur tour, les cinq sauvages se mettent à brandir leurs massues en poussant des cris de vengeance. Mais le futur vainqueur de Fou-Tchéou n'était pas facile à intimider. Il s'avance aussitôt à la tête de ses marins et, le revolver au poing, il impose respect aux cannibales qui, devant cette vaillante attitude, se radoucisissent comme par enchantement.

L'un de ces sauvages connaissait quelques mots d'anglais, et l'on finit par s'entendre.

Mais quelle révélation ! Sivez vous ce qu'étaient ces morilles exquis : des cervelles humaines, trophées, arrachées aux crânes d'ennemis vaincus !

Le brave amiral n'aime pas, dit-on, à rappeler cette aventure culinaire.

FULBERT DUMONTEIL.

LA DESCENTE DE CROIX

(Voir gravure)

Cette magnifique toile du grand peintre flamand, qui se trouve dans la cathédrale d'Anvers, est considérée comme le chef-d'œuvre de Rubens.

La richesse du coloris, la grandeur de la composition, le dessin pur et le naturel de toutes les poses des personnages de ce tableau, sont admirés de tous les artistes et leur servent d'études depuis deux cents ans.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ne mangez jamais de fruits verts, c'est le conseil que je vous donne cette semaine. Mais les fruits mûris deviennent pour l'estomac, à cette époque, plutôt un bien-être qu'un objet de luxe.

Un déjeuner aux fruits, de temps en temps, fait plus de bien qu'on le pense. Un quart de pommes dans une famille peut sauver bien des frais de médecine. Que les enfants en mangent libéralement. Cependant, évitez les excès. — OUFAVE SULLY.

NOTES ET IMPRESSIONS

En entrant dans le monde, si l'on veut être vertueux, on a peu de modèles à choisir ; si l'on veut être fou, on a cent exemples à suivre. — MME DUPIN.

Avouer que l'on a tort, c'est prouver modestement que l'on est devenu plus raisonnable. — SWIFF.

Si l'on arrive par les camarades, on ne reste que quand on a du talent. — SORIBE.

On ne trouve jamais l'expression d'un sentiment que l'on n'a pas ; l'esprit grimace et le style aussi. — LAMENNAIS.

Le plus grand blagueur est celui qui croit ou qui prétend croire que dans tout et chez tout il n'y a que de la blague. — BARNUM.

LE PRISONNIER SUR PAROLE

C'était en messidor : la nuit tombait. La mer, Furieuse, mêlait ses noirs sanglots dans l'air Aux sifflements du vent qui courbait les grands chênes. La ville, on avait vu, près des files prochaines, Au large, des vaisseaux croiser vers Quiberon. Puis les Bleus occupèrent la plage ; et le canon, Jusqu'au soir, avait tonné par intervalle.

— Non loin de la presqu'île, en une vaste salle D'un manoir que le vent fouettait en tous côtés, Un haut vieillard marchait à pas précipités, Plein d'angoisse, les bras croisés, muet et sombre. Tout au fond, une femme, immobile, dans l'ombre, Plein, en écoutant grandir dans le lointain, Vers la côte, l'écho du combat incertain, Et l'heure s'écoulait plus sinistré et plus lente....

— Au dehors, redoublait l'effort de la tourmente, Quand soudain, dominant la rafale et le bruit, Le glap d'un cheval retentit dans la nuit. Brusquement, un soldat, un Vendéen, très pâle, Le front baissé, parut sur le seuil de la salle : "—Père !... ma cour !..." fit-il en mots entrecoupés, Et tomba dans les bras des siens, surpris, frappés D'effroi, de joie, en sa présence inattendue : "—Eh bien, dit le vieillard, la bataille ?

— Perdue, " Hélas ! Hoche est vainqueur ! " — Et Sombrenil ? " — Prisonnier ! " Mais je me suis rendu, mon père, le dernier, " Avec mes compagnons déçimés... car les nôtres " Sont morts, les uns frappés dans le combat, les autres, " En mer ! "

Le triste aïeul à ces mots frissonna : " Dieu protège le Roi ! " dit-il, — et se signa.... — Alors, la jeune sœur, attendrie, ivre et fière, A genoux, répandit son âme tout entière. Oh ! retrouver celui que l'on a cru perdu, Après avoir souffert et longuement attendu, C'est une joie, un jour béni que le ciel donne.... Elle avait tant prié sainte Anne, sa patronne ! Jésus ! comme ses pleurs furent vite essuyés ! Elle parait, sachant ses vêtements mouillés : " Frère, plus de tourment, sont ces images funes ! " De départ, du combat, on fut... puisque tu restes ! " Dis, nous serons heureux ensemble, n'est-ce pas ?.... " Charmée, elle entourait sa tête de ses bras.

— Lui, l'écoutait bercé doucement par son rêve : Il revit les coteaux d'or, quand le jour s'achève, Le donjon paternel brilla dans l'or du soir, Les grands bois, le foyer où l'on venait s'asseoir, Heures saintes hélas ! et si vite envolées, Et les cloches lançaient leurs joyeuses volées, Avec les gais refrains des gars dans les pardons.... O sa jeunesse en fleur, et ses doux abandons !.... — Et, plus tard, vision maintenant effacée, Il retrouvait, là-bas, la douce fiancée.... — Charmes des souvenirs, soufflés purs qui passent Sur nos fronts blanchissants et nos têtes grisonnées, C'était vous qui chantiez alors à son oreille.... — Loin de lui les fureurs sanglantes de la veille ; Il errait, s'enivrant des brises de la mer.... Longtemps, il respira votre parfum amer, O lande !

— Tout à coup, dans l'antique demeure, Au buffet, comme un glas, sonna le tintement l'heure, Tout se tut.... on sentit comme un souffle puissant Passer.... le Vendéen se dressa frémissant ; Un sanglot souleva sa poitrine oppressée ; Son serment apparut, sinistre, à sa pensée.... Partir, c'est le devoir, — d'ailleurs, c'est l'affront ! Il chancela, prenant entre ses mains sa mort.... — " Adieu, dit-il, je dois subir le sort des armes ! " — Et comme ils l'entouraient tous, retenant leurs larmes, Il ajourna dans le silence et la stupeur : — " Mon père, j'ai donné ma parole d'honneur ! " Grand Dieu ! partir, quand tout l'attache et le convie ! S'arracher pour jamais à la paix, à la vie ! Voir l'éblouissement de son rêve obscurci, Hélas ! pour une mort sans gloire et sans merci !

— Mais le vieillard avait compris. Levant la tête, Debout, comme un vieux pin au fort de la tempête, Tranquille, il promena ses regards anxieux Autour de lui, prenant à témoin ses aïeux Qui l'écoutaient pensifs, e qui semblaient comprendre ; Et pâle, d'une voix forte, sans plus à tendre : " C'est bien, partez, mon fils ! " dit-il.

— A ce moment

L'orage se loulait son sourd mugissement Dans la nuit, et le vent plourait dans les bruyères ! Alors, malgré les cris et en dépit des prières, Mûr é le désespoir de son cœur déchiré, Seul devant son devoir héroïque, s'écab, Grand de la hauteur de la mort acceptée, Le jeune homme embrassa sa sœur épouvantée, Et partit !

— Saluez, ombre de Régulus ! — Le lendemain, à l'heure où tinte l'Angéus, Il tombait, couronnant la sanglante journée, Martyr de la gloire et de la foi donnée ; Et les Républicains — de son date — les plus vieux, Visèrent droit au cœur — en s'essuyant les yeux !

Amédée Bénaux.